De l'infinie variété et de l'innombrable multitude des tekhnai et des artes

Bernard Vitrac

▶ **To cite this version:**

Bernard Vitrac. De l'infinie variété et de l'innombrable multitude des tekhnai et des artes. Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens, 2007, N.S. 5, pp.11-25. hal-00290615

HAL Id: hal-00290615
https://hal.science/hal-00290615

Submitted on 6 Feb 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'infinie variété et de l'innombrable multitude des tekhnai et des artes

Bernard Vitrac

Les articles qui constituent le présent dossier sont issus d'interventions présentées dans le cadre du Séminaire commun du Centre Louis Gernet, aux cours des années 2003-2004, 2004-2005, coordonné par Jean-Louis Labarrière, Jesper Svenbro et moi-même. Le thème en était « Valeurs et fonctions des arts (*tekhnai, artes*) » et au-delà de cette thématique générale et de l'origine commune de ces contributions, l'impression de simple juxtaposition, l'absence de cohérence seront probablement difficiles à dépasser. Pour autant, elles témoignent d'un des traits les plus frappants qui se dégageait de l'ensemble des échanges et réflexions menées dans ce Séminaire : la grande variété des formes de savoir appelées *tekhnai*. Il ne faudra donc pas s'étonner qu'ici, comme chez Platon, la poterie côtoie la rhétorique, la sculpture ou le travail de la meule rencontrent les arts de la mémoire. Nombreux et variés, tous les arts ne se valent cependant pas, ainsi que Polos le rappelle à Chéréphon et Socrate, venus s'enquérir de l'art qu'exerce et enseigne Gorgias :

> « Chéréphon ! Il existe chez les hommes une foule d'arts qui ont été trouvés, par expérience à partir d'expériences, car c'est l'expérience qui fait que notre existence suit sa route selon les règles de l'art, tandis que c'est à l'aventure, si l'inexpérience y préside. A chacun de ces arts participent les hommes, les uns aux uns, les autres aux autres, autrement, et aux meilleurs, les meilleurs, dont fait partie Gorgias ici présent, et l'art auquel il participe est le plus beau des arts ».[1]

Parmi les activités humaines, nombreuses, en effet, sont celles qui requièrent une certaine habileté, un savoir-faire ou des connaissances qu'il importe de codifier et de transmettre et le noyau sémantique le plus large que l'on parvient à dégager des différentes acceptions de *tekhnê* — et commun à la plupart de celles d'*ars* — est effectivement cognitif. L'un et l'autre peuvent recouvrir ce que nous appelons "métier", "science", "art", "technique"[2].

La suite du *Gorgias* mettra à mal les prétentions des rhéteurs. La réfutation du sophiste de Léontinoï offrira à Socrate l'occasion de proposer une première (et partielle) élaboration philosophique de la notion de *tekhnê,* en tant que type de savoir portant sur un objet spécifique, impliquant la compétence de son détenteur, transmissible par un discours

---

[1] Platon, *Gorgias,* 448 c 4-9 : « Ὦ Χαιρεφῶν, πολλαὶ τέχναι ἐν ἀνθρώποις εἰσὶν ἐκ τῶν ἐμπειριῶν ἐμπείρως ηὑρημέναι· ἐμπειρία μὲν γὰρ ποιεῖ τὸν αἰῶνα ἡμῶν πορεύεσθαι κατὰ τέχνη, ἀπειρία δὲ κατὰ τύχην. ἑκάστων δὲ τούτων μεταλαμβάνουσιν ἄλλοι ἄλλων ἄλλως, τῶν δὲ ἀρίστων οἱ ἄριστοι· ὧν καὶ Γοργίας ἐστὶν ὅδε, καὶ μετέχει τῆς καλλίστης τῶν τεχνῶν ». J'utilise la traduction de L. Robin, légèrement modifiée.

[2] Selon E. Gavoille (« *Ars* et *τέχνη* : étude sémantique comparée » *in Ars et Ratio. Sciences, art et métiers dans la philosophie hellénistique et romaine.* C. Lévy, B. Besnier et A. Gigandet (eds), Bruxelles, 2003, pp. 49-60), là où les modernes voient des types de savoirs distincts ou opposés, le sujet grec ou romain y voit des notions liées. Voir aussi R. Löbl, *TEXNH-Techne.Untersuchung zur Beteudung dieses Wortes in der Zeit von Homer bis Aristotle.* Band I : von Homer bis zu den Sophisten ; Band II : von den Sophisten bis zu Aristoteles. Würzburg, 1997.

didactique et explicatif, tandis que la rhétorique sera rabaissée au rang d'une routine (*empeiria, tribê*) relevant de la flatterie et opérant par la séduction du verbe[3].

Autre sophiste, autre discussion. Celle du *Protagoras* avait été moins abrupte ; l'élaboration philosophique y était d'ailleurs minimale. Il s'agissait surtout de poser un problème et de souligner l'importance de l'enjeu. Le célébrissime mythe, mis par Platon dans la bouche du Sophiste, lui avait permis de rapporter certains éléments traditionnels du débat. Les *tekhnai* définissent l'humanité dans ses rapports à la nature et à la surnature. Qu'il s'agisse de celles que Prométhée donne aux humains en les dérobant auprès d'Héphaïstos et d'Athéna pour compenser l'étourderie d'Épiméthée — techniques productives, en particulier celles qui exigent la maîtrise du feu — ou de la *tekhnê politikê* dont l'acquisition sera consentie par Zeus *via* Hermès, ces *tekhnai* représentent la part divine qui est dans l'homme (et dans la femme qui se consacre aux travaux d'Athéna). Les premiers exemples cités : l'art du vêtement, de la chaussure, de la construction des abris … montrent que les premières nécessités ont conduit les humains à imiter la nature, autrement dit les capacités (*dunameis*) des autres créatures mortelles[4].

L'idée que les besoins ont été l'instituteur des premiers hommes est un lieu commun chez beaucoup d'auteurs qui prétendent décrire, sans recourir au mythe d'un âge d'or perdu, sans invoquer l'intervention de héros civilisateurs — ainsi Polos ne mentionne ni les animaux, ni les Dieux —, les pénibles et précaires conditions d'existence des premières communautés humaines. Le philosophe Démocrite, compatriote de Protagoras, est souvent cité parmi ceux-là[5]. Quoi qu'il en soit, cette imitation de la nature, introduisant une correspondance entre telle *tekhnê* humaine et telle capacité propre à une espèce animale, justifie partiellement la grande diversité des arts et la spécificité de chacun d'eux, destiné à satisfaire un besoin particulier : une *tekhnê,* au sens véritable du terme, devrait être utile. Là où la variété des options choisies par Épiméthée visait à maintenir un équilibre entre espèces, la distribution des *tekhnai* parmi les *dêmiourgoi* introduira une certaine division sociale du travail, garantissant la compétence de chacun dans sa spécialité.

Toutefois ces compétences ou ingéniosités individuelles et les relations de complémentarité mutuelles qu'elles imposent ne suffisent ni pour l'emporter sur ces

---

[3] *Ibid.,* 462 b6 —465 e1.

[4] Platon, *Protagoras,* 321 c7—322 b8. Même si elles n'ont pas suivi de formation dans le cadre des arts libéraux, on sait bien que les araignées et les abeilles montrent une disposition particulière pour la géométrie. Voir respectivement Élien, *Sur la nature des animaux,* L. VI, § 57 (il précise que les araignées n'ont pas besoin d'Euclide !) et Pappus, *Collection mathématique,* L. V, préface, sur les choix optimaux des abeilles pour construire leurs alvéoles.

[5] Sur le modèle démocritéen de la *tekhnê,* voir P.-M. Morel, « Technique et nécessité. Le modèle de l'adaptation, de Démocrite à Vitruve » *in Ars et Ratio, op. cit.* (in note 2), pp. 207-220.

adversaires que sont les autres animaux, ni *a fortiori* pour résister aux dissensions internes des plus qu'incertaines premières communautés humaines. Comme souvent dans les récits étiologiques portant sur l'origine d'une *tekhnê,* c'est un manque à combler, ou une meilleure situation à restaurer, qui sera ici aussi la première cause : la cause première de la grammaire est la corruption progressive de la langue ; celle de la médecine est l'existence des maladies et des blessures. Leurs inventions respectives viseront à rétablir la correction grammaticale et la santé. Selon Hérodote — et son explication aura un grand succès —, la géométrie a été inventée par les Égyptiens pour rétablir l'équité fiscale après que les crues du Nil aient fait disparaître les bornages des terrains[6]. La distribution du sens de l'honneur (*aidôs*) et de la justice (*dikê*) par Hermès, cette fois entre tous, permettra l'émergence de la *tekhnê politikê*[7].

*

Chacune des rencontres entre Socrate et les grands sophistes que Platon a mises en scène, permet une discussion sur les *tekhnai*[8]. Mais les plus amusantes sont certainement celles où apparaît Hippias d'Élis. Le portrait de l'*Hippias mineur* est particulièrement féroce[9]. Alors que Protagoras et Gorgias prétendaient maîtriser une (unique) discipline architectonique — la *tekhnê politikê,* la rhétorique — qui en font les rivaux des anciens *sophoi,* notamment des poètes, et les concurrents des philosophes, Hippias, tel que le décrit Platon, étale avec complaisance une polymathie ridicule. Si une Cité idéale doit certainement viser l'autosuffisance alimentaire, le sophiste d'Élis prétend, lui, réaliser une sorte d'"autarcie" technologique. Il se vante d'être capable de fabriquer tout ce qu'il porte sur lui lors de son arrivée à Olympie — il maîtrise donc tous les arts de la parure —, et il est capable de disserter sur tous les sujets, en vers comme en prose. Le comique naît facilement du procédé d'énumération. Cela dit, celle-ci commençait par souligner l'*expertise* d'Hippias en matière de calcul, de géométrie et d'astronomie. Certains commentateurs[10] n'y voient que moquerie supplémentaire, tant il leur paraît difficile d'admettre que Platon ait voulu ridiculiser un spécialiste de mathématiques. Relisons cependant le passage du *Protagoras* dans lequel le personnage éponyme décrit la pratique pédagogique du sophiste d'Élis :

---

[6] Hérodote, *Histoires,* II, 109. Cf. par exemple Philon d'Alexandrie, *De Congressu eruditionis gratia,* 16; Héron d'Alexandrie, *Métrika,* L. III, préface.

[7] Platon, *Protagoras,* 322 c1-d5.

[8] Sur l'importance et les valeurs des *tekhnai* chez Platon, il existe une immense littérature. Voir la synthèse récente de A. Balansard, *Technè dans les Dialogues de Platon. L'empreinte de la sophistique,* International Plato Studies, volume 14. Sankt Augustin, 2001.

[9] *Hippias mineur,* 366 c5 — 368 d7.

[10] Cf. la note de J.-F. Pradeau et F. Fronterotta dans leur récente traduction française, Paris, 2005, p. 217.

> « Les autres sophistes en effet font du mal à la jeunesse; car, alors que celle-ci s'est éloignée des disciplines spéciales (*tekhnai*), ils l'y ramènent contre son gré et la précipitent dans l'étude de spécialités (*tekhnai*), en leur enseignant le calcul, l'astronomie, la géométrie, la musique (ce disant, il tourna les yeux du côté d'Hippias), tandis que, s'il vient auprès de moi, il n'apprendra rien d'autre que ce qu'il vient apprendre »[11].

Il me paraît assez difficile d'y percevoir quelque raillerie. À l'inverse, dans un tel programme éducatif, on reconnaîtra aisément les quatre spécialités du *quadrivium* que l'on dira (bien plus tard) "pythagoricien"[12]. Combinées avec celles du *trivium* (grammaire, rhétorique et dialectique), elles constitueront le cycle des sept arts dits libéraux (*artes liberales, eleutherai tekhnai*) que les Néoplatoniciens de l'Antiquité tardive, puis le Moyen âge, adopteront comme modèle éducatif[13]. À y regarder de plus près, Hippias a bien pu représenter un vrai rival pour Platon sur le terrain éducatif. Sa disqualification n'en était que plus nécessaire.

*

Si l'acquisition (généralement progressive) des *tekhnai* constitue l'un des moyens les plus expédients pour caractériser la condition humaine, indicateur du perfectionnement — ou de la dégradation — de la civilisation, il est nécessaire de produire des discours réflexifs à leurs sujets qui, comme c'est souvent le cas en Grèce ancienne, culmineront avec les conceptualisations philosophiques. S'approprier les *tekhnai,* prendre certaines d'entre elles comme modèle, en dresser et en organiser la liste, y inclure telle spécialité ou en exclure telle autre, leur assigner une place dans l'ensemble des activités humaines … toutes ces opérations représenteront donc autant d'enjeux importants. Le listage est probablement la démarche première. La notion de *tekhnê* comme savoir objectif, considéré indépendamment du sujet qui le possède, apparaît chez les Tragiques, alors que les occurrences antérieures se contentaient de mettre l'accent sur une certaine capacité de l'agent[14]. Ainsi, dans le *Prométhée enchaîné* attribué à Eschyle, parmi les nombreux dons du héros à l'humanité (vers 442-471 et 476-506), sont explicitement qualifiés de *tekhnai* : la médecine, la divination et ses multiples espèces, l'art de travailler les métaux. Le célèbre chœur de l'*Antigone* de Sophocle (vers 332-374)

---

[11] Platon, *Protagoras,* 318 d9-e5. Traduction L. Robin.

[12] Voir B. Vitrac, « Les classifications des sciences mathématiques en Grèce ancienne », *Archives de philosophie,* 68, 2005, pp. 269-301.

[13] Voir I. Hadot, *Arts libéraux et Philosophie dans la pensée antique.* Paris, 1984. Réédition revue et augmentée, Paris, 2005.

[14] Ce sens "subjectif" ou "psychologique" — inévitable (quand il s'agit de marquer la mise en œuvre pragmatique dudit savoir) — se trouve encore dans certaines définitions philosophiques en termes d'*hexis* (voir *infra* celle d'Aristote ou les définitions qu'Olympiodore (*in Plat. Gorg.,* 12.1) attribue aux stoïciens Cléanthe et Chrysippe).

commence par faire l'éloge des capacités techniques des hommes pour aboutir à l'observation de la neutralité axiologique des arts. La maîtrise technique ne garantit pas le bien agir. Ce genre de considérations induit facilement l'idée qu'il faut couronner l'ensemble des savoirs spécialisés par une connaissance supérieure, portant, non plus sur des moyens, mais sur les fins et le Bien-vivre. Telle était l'ambition de Protagoras[15]. Isocrate, Platon et Aristote la reprendront à leur compte.

Le listage simple ne peut suffire. Il faut l'organiser et, pour ce faire, un système d'oppositions polaires permet de multiplier les distinctions et d'introduire des hiérarchies. Les plus concrètes opèrent au niveau des agents. Les historiens privilégient la comparaison ethnographique. Ainsi, selon Hérodote[16], les Égyptiens sont répartis selon sept classes dont les noms dérivent des métiers (ἀπὸ τῶν τεχνέων). Beaucoup de peuples, y compris une partie des Grecs, méprisent ceux qui sont contraints d'exercer un métier manuel et honorent ceux qui se consacrent à la guerre[17]. Tant chez les Égyptiens que chez les Spartiates, les hérauts, les aulètes et les cuisiniers succèdent à leurs pères dans leurs métiers[18]. L'idée que la société égyptienne connaissait une division sociale du travail très poussée, afin d'être efficace, et qu'à ce titre elle a été imitée par certains Grecs, notamment les Lacédémoniens, se retrouve aussi chez Isocrate[19].

Les philosophes introduisent des distinctions en fonction du rapport de la *tekhnê* à son objet (construction / production / acquisition) ou de la finalité poursuivie. Ainsi Platon distingue les *tekhnai poiêtikai* (fabricatrices) et les *tekhnai ktêtikai* (d'acquisition) [20]. Dans l'*Euthydème,* (290 c1-3), il remarque que les géomètres, les astronomes et les calculateurs sont des *chasseurs* — car ils découvrent mais ne fabriquent pas leurs objets, ce qui fait de ces disciplines des paradigmes de *tekhnai ktêtikai.* L'auteur de l'*Épinomis*[21] distingue la satisfaction des nécessités, la recherche de l'agrément (dessin, peinture, poésie, musique …), les arts de sauvegarde (médecine, droit et législation; arts de la guerre ou du pilote …), enfin

---

[15] Si l'on suit Platon (est-ce bien raisonnable ?), Hippias ne proposait qu'une polymathie; quant à Gorgias, il revendiquait bien la maîtrise d'une *super tekhnê,* mais il était prêt à admettre qu'elle était, en elle-même, indifférente à la question des fins à poursuivre et à la vérité des discours.

[16] *Histoires,* II, 164.

[17] *Ibid.,* II, 166-167.

[18] *Ibid.,* VI. 60. Au demeurant, tant que des lieux d'apprentissage ne sont pas organisés en vue de la transmission de connaissances ou de pratiques spécialisées, le milieu familial joue un grand rôle dans la formation de nouveaux praticiens. C'est vrai également en médecine et les rarissimes témoignages biographiques que nous possédons sur quelques mathématiciens suggèrent qu'il en était de même dans leur discipline.

[19] Voir *Busiris,* 15-18.

[20] Voir par exemple Platon, *Sophiste,* 219 a1-d2.

[21] *Épinomis,* 974 d3—976 c5 (pour ce qui concerne les arts). La suite du dialogue s'efforce de justifier la nécessité (cosmico-théologique) d'étudier les sciences mathématiques.

les arts cultivés pour eux-mêmes, par exemple les mathématiques. S'il faut en croire la généalogie décrite par Aristote :

> « … les arts nouveaux se multiplièrent, dirigés, les uns vers les nécessités de la vie, les autres vers son agrément; or toujours les inventeurs de ces derniers arts ont été considérés comme plus sages que les autres, et cela, parce que leurs sciences ne tendent pas à l'utilité. De là vient que tous ces différents arts étaient déjà constitués, quand on découvrit ces sciences qui ne s'appliquent ni au plaisir, ni aux nécessités, et elles prirent naissance dans les contrées où régnait le loisir. Aussi l'Egypte a-t-elle été le berceau des arts mathématiques (*mathêmatikai tekhnai*), car on y laissait de grands loisirs à la classe sacerdotale »[22].

L'élaboration philosophique la plus complète de la *tekhnê* qui nous soit parvenue a été proposée par le Stagirite. Au début de la *Métaphysique,* il reprend la caractérisation platonicienne comme espèce du savoir qui connaît les causes (par opposition à la seule expérience, *empeiria*) — et qui peut s'enseigner[23]. Mais il l'intègre également dans une autre polarité, à peine esquissée par Platon, celle de la *tekhnê versus* l'*epistêmê,* se contentant alors de renvoyer à un exposé plus détaillé proposé dans les *Éthiques*[24]. On y trouve en effet une définition de la *tekhnê* : c'est une certaine disposition poïétique (ἕξις τις ποιητική), accompagnée de raison vraie (μετὰ λόγου ἀληθοῦς), au sujet de ce qui est contingent (περὶ τὸ ἐνδεχόμενον ἄλλως)[25]. Elle combine ainsi plusieurs des distinctions cardinales du système d'Aristote, par exemple la distinction *poiêsis / praxis / theoria,* celle entre ce qui existe nécessairement et ce qui est engendré, selon différentes modalités (*phusei / tekhnêi / apo tautomatou*)[26]. C'est une façon extrêmement sophistiquée d'articuler certaines des oppositions polaires : « *tekhnê versus tukhê* », « *tekhnê versus phusis* » qui informaient le discours de certains prédécesseurs tels Polos, on l'a vu, ou les auteurs des traités du corpus hippocratique qui cherchaient à dialoguer ou à polémiquer avec la philosophie (*Ancienne médecine, De l'Art, Des Vents, Du Régime I* …).

Compte tenu de la richesse du champ sémantique qui était le sien, la caractérisation aristotélicienne de la *tekhnê* en terme de *poiêsis* est tout à fait restrictive et ne va pas sans problème. En témoignent les exemples qu'utilise le Stagirite. Ainsi, en *Métaphysique* A, quand il veut souligner le caractère étiologique et enseignable de la *tekhnê,* c'est tout naturellement la médecine qui illustre son propos. Mais dans la définition de l'*Éthique à Nicomaque,* c'est l'architecture qui joue le rôle de paradigme, accentuant la dimension

---

[22] *Métaphysique,* A, 1, 981 b 17-25. Traduction J. Tricot, Paris, 1974, pp. 8-10.
[23] Voir P. Pellegrin, « Techne ed episteme » dans S. Settis (ed.), *I Greci. Storia Cultura, Arte, Società,* t. II, 2, Turin, 1997, pp. 1189-1203.
[24] *Métaphysique,* A, 1, 981 b 25-26.
[25] *Eth. Nic.,* VI. 4, 1140 a20-23.
[26] Voir *Métaphysique,* Z, 7, 1032 a12-13; 25-30.

“artefactuelle” du savoir technique, ce qui ne s’accorde guère, du moins à première vue, avec la conception usuelle de la *iatrikê tekhnê*.

Pour cette raison, il consacre un assez long développement à expliquer qu’en un certains sens — très abstrait —, la médecine est une *poiêsis* au même titre que la construction ! Le rétablissement de la santé auquel travaille le médecin est en effet un processus fondé sur une sorte d’analyse préalable des étapes à franchir progressivement et des moyens à mettre en œuvre pour y parvenir. Comme le constructeur ou le stratège, le praticien doit suivre une sorte de “plan” (thérapeutique)[27].

La réduction aristotélicienne de la *tekhnê* à une hexis productive procède peut-être de l’étymologie et le Stagirite a pu se laisser guider par les usages linguistiques les plus anciens. Même les Modernes rapprochent *tekhnê* de la racine "*tek^{s}-", d'où dérive *tektôn,* le charpentier, et dont l'idée première renverrait au travail à la hache, au fait d'équarrir. La *tektonikê* est un exemple fréquent de *tekhnê,* y compris chez les philosophes, ne serait-ce que parce qu’elle est facile à utiliser dans les métaphores cosmopoïétiques. Selon E. Gavoille[28], il y aurait dans le sémantisme de *tekhnê* une orientation spécialisante de l'ordre de la fabrication, et ce dès Homère, tandis qu'en latin le sens de “*ars*” serait plus englobant, non pas lié à un domaine d'action particulier, mais plutôt à l'idée d'une action ordonnée à une fin et à sa réussite.

Quoi qu’il en soit, les Modernes, à la suite d’Aristote, ont parfois été tentés de privilégier les implications des *tekhnai* dans les sphères technique et économique. Perdant de vue ou écartant l’incroyable diversité des emplois de *tekhnê,* ils ont alors souligné le faible poids de la technologie dans les modes de production, les limitations, voire le « blocage » de la « pensée technique » des Anciens. Le Stagirite offrait d’ailleurs quelques pistes explicatives comme l’existence de l’esclavage ou la disqualification politique que pouvait entraîner, dans certaines communautés, la pratique de certains métiers jugés dégradants.

Jean-Pierre Vernant a établi une corrélation — il paraît en effet assez difficile de dire s’il s’agit plutôt d’un effet que d’une cause — entre d’une part ces “réalités” sociales, l’inexistence d’un marché universel et, d’autre part, au niveau conceptuel et psychologique, l’absence de la notion abstraite de « valeur d’échange » et d’une catégorie générale de *travail* en tant qu’activité humaine fondamentale[29]. Clairement, en effet, la notion de *tekhnê* que nous

---

[27] Voir *Métaphysique,* Z, 7, 1032 b4-30.

[28] *Art. cité supra* (*in* note 2), pp. 50-51.

[29] Voir en particulier les quatre articles consacrés au travail et à la pensée technique, originellement publiés dans les années 50, constituant une section du Volume 2 de *Mythe et Pensée chez les Grecs,* Paris, 1965 : « Prométhée et la fonction technique »; « Travail et nature dans la Grèce ancienne »; « Aspects psychologiques du travail en Grèce ancienne »; « Remarques sur les formes et les limites de la pensée technique chez les Grecs ».

venons de discuter sommairement ne peut pas assumer un tel rôle : il s'agit d'une caractérisation fortement individualisée, qualitative, souvent valorisée en termes de compétence, mais plutôt porteuse de discrimination et de rivalité. Elle ne peut représenter une variable quantitative, susceptible de servir d'équivalent général dans la production et la mesure des échanges. Qu'elles soient directement inspirées par l'historiographie marxiste "orthodoxe" ou, au contraire qu'elles soient élaborées, comme chez Vernant, pour s'en démarquer en soulignant la spécificité des sociétés anciennes, ces approches ont été remises en question au moins de deux manières[30].

La première critique porte sur l'histoire des techniques — en réalité celle-ci ne connaît pas de blocage — et s'articule à son tour à partir de deux éléments :

(i) la mise en évidence de progrès technologiques par l'archéologie récente, en particulier dans la construction navale ou la métallurgie[31]. Parfois, comme dans les cas du harnais ou du moulin, il s'est agi de réinterpréter certaines données qui conduisaient à assigner ces innovations technologiques aux périodes tardives de l'Antiquité alors qu'elles étaient bien plus anciennes.

(ii) le rejet d'un modèle épistémologique rétrospectif, intéressé quasi exclusivement par l'invention des outils, au profit de l'étude des chaînes opératoires et des systèmes techniques, qui privilégie également l'histoire de la diffusion[32].

La seconde attaque portée contre les lectures "technicistes" conteste que les conceptualisations anciennes mobilisées dans ce dossier — pour l'essentiel celles des philosophes et théoriciens politiques du IV^{e} siècle (Xénophon, Platon, Aristote) —, représentent correctement les réalités sociales du travail antique. On peut bien remarquer que les textes — tout particulièrement les écrits savants qui nous ont été transmis par les copistes médiévaux — ne nous transmettent pas de représentation alternative par rapport à celles des philosophes. Je ne suis pas sûr qu'il faille s'en étonner car les raisons pour lesquelles on décidait de confier quelque chose à l'écrit dans l'Antiquité, ou celles qui ont déterminé la conservation des ouvrages sont multiples, mais pas spécialement favorables à une telle transmission. Certaines activités, comme l'architecture et l'urbanisme, pour essentielles qu'elles aient été à haute époque ne semblent pas avoir intéressé les érudits de l'Antiquité

[30] Voir A. Balansard, "Le travail et la pensée technique dans l'Antiquité classique. Lecture et relecture d'une analyse de psychologie historique de Jean-Pierre Vernant", *Technologies / Idéologies / Pratiques*, Ramonville Saint-Agne, 2003.

[31] Voir M.-Cl. Amouretti, « La réalité des progrès techniques et leurs connaissances dans les groupes sociaux grecs », dans A. Balansard, *op. cit.,* pp. 39-56, en particulier p. 43, p. 46.

[32] *Ibid.,* pp. 41-42, 51-53. Voir aussi, dans le même recueil, celui de Ph. Jockey, « L'Artisan, l'objet et la société : à propos d'un éventuel blocage des techniques dans l'Antiquité, l'exemple de l'artisanat de pierre », pp. 57-81, en particulier pp. 65-68.

tardive qui ont partiellement déterminé l'extension de notre héritage textuel. Sinon, comment justifier qu'aucun écrit grec dans ces spécialités — à lire Vitruve il en existait de forts nombreux — ne soit parvenu jusqu'à nous ? Des pratiques réelles, mais peu débattues, n'ont pas non plus laissé de traces : ainsi, pour un certain nombre d'auteurs anciens, il est évident que les mathématiques constituent la discipline par excellence qui doit être l'objet d'un apprentissage. Mais, contrairement au cas de la philosophie et de la médecine, disciplines très discutées (disputées), nous ne savons pratiquement rien sur les modalités de cet enseignement mathématique. Cet exemple ne se justifie certainement pas par le mépris qu'une telle activité engendrait à l'égard de ses praticiens. Les diverses modalités du travail et de l'exercice des techniques n'étaient pas nécessairement un sujet plus intéressant au-delà d'une littérature quelque peu anecdotique consacrée aux *πρῶτοι εὑρεταί,* de quelques considérations de type ethnographique et des utopies philosophico-politiques.

Quoi qu'il en soit, on comprend que les historiens aient tenté d'exploiter d'autres types de documents : inscriptions, signatures et autres dédicaces, codes mis en œuvre dans les représentations iconographiques. Comme dans le cas des textes, il va de soi que les interprétations de ces sources épigraphiques et iconographiques ne sauraient être ni immédiates, ni univoques.

*

Marie-Christine Villanueva reprend la question des signatures des potiers et des peintres de vases dans la période 700-500. Dans la quasi totalité des cas, l'un des deux verbes ποιεῖν ou γράφειν est utilisé, parfois les deux. Certains ont voulu y reconnaître la marque d'une certaine division du travail entre le potier, ou le chef d'atelier ou son propriétaire, d'un côté, le peintre, de l'autre, avec une hiérarchie supposée entre ces deux formes d'activité, la seconde, plus "artistique", étant davantage valorisée. L'examen détaillé du dossier montre que ces dichotomies sont simplistes. Dans l'explication du pourquoi de la signature, on a aussi voulu opposer deux thèses : (i) l'une qui y voit une expression personnelle de l'artisan, fière de sa maîtrise technique ; (ii) l'autre qui l'interprète comme une marque commerciale impliquant, pour le destinataire, une forme de « valeur ajoutée ». On remarquera que les deux explications — parce qu'elles ne se placent pas sur le même plan — ne sont pas vraiment incompatibles. L'une est d'ordre psychologique, l'autre socio-économique et elles peuvent bien se compléter sans que l'on souscrive pour autant à une interprétation anachronique en termes de « signature d'artistes ». Marie-Christine Villanueva souligne la corrélation qui

semble y avoir entre les innovations techniques, notamment au moment de la mise au point de la technique à figures rouges, et la reprise des doubles signatures.

Potiers et peintres de vases précèdent sculpteurs et architectes dans l'exercice de la signature, peut-être parce que leur production participe au marché, peut-être aussi parce que l'implication du commanditaire est plus évidente dans le cas des objets "monumentaux" [33]. Souvenons-nous du récit de Lucien de Samosate[34] à propos de l'architecte Sostratos de Cnide et de la ruse que celui-ci employa pour associer définitivement son nom à la célébrissime tour de Pharos qu'il avait construite pour Ptolémée Philadelphe.

*

Pour pallier les insuffisances des sources anciennes, les représentations figurées, en particulier celles qu'offrent les vases attiques de la fin du VI^{e} et du premier quart du V^{e} siècle et qui, à première vue, semblent prendre pour sujet l'univers de l'atelier, ont été abondamment sollicitées, qu'il s'agisse de faire l'histoire des rapports sociaux ou celle des pratiques techniques. Trop souvent, cela revient à admettre le caractère immédiatement réaliste et illustratif de ces représentations. Un tel postulat herméneutique ne résiste pas à la critique.

Reprenant l'analyse d'une célèbre coupe (dite du peintre de la fonderie, réalisée vers 480^{a}), Ivonne Manfrini et Nina Strawczynski soulignent la polysémie de ces images, la richesse et la complexité des contextes d'utilisation de ces objets éminemment culturels. Le lecteur se voit offrir deux interprétations et, bien qu'elles ne se positionnent pas exactement de cette manière, on peut y retrouver la dualité des points de vue, celui du peintre et celui des utilisateurs de ces coupes peintes, notamment dans l'espace du banquet. Ainsi Ivonne Manfrini se propose de restituer les commentaires, les associations et les brouillages suscités par la mise en mouvement de l'objet, par les inscriptions portées sur chacune des "scènes", de décoder les résonances entre les motifs iconiques des différentes parties de la coupe, y compris ceux, peut-être plus habituels, du médaillon. Plutôt que d'interpréter les deux scènes peintes sur la panse comme une description de toute la gamme des activités de l'atelier, Nina Strawczynski souligne l'hétérogénéité des espaces ainsi mis en scène : l'un met l'accent, non pas sur la transformation de la matière, la fabrication ou la fonte des pièces — thème

[33] Dans le même ordre d'idées, Philippe Jockey, *op. cit.* (note 32), pp. 69-79, analysant une série de figurations dans laquelle il reconnaît une modeste tentative d'auto-représentation et d'exaltation de la *poiêsis* des artisans, souligne l'importance du destinataire de l'image, selon qu'il s'agit d'un commanditaire différent ou non de l'exécutant.

[34] *Comment on doit écrire l'histoire,* § 62.

classique de l'iconographie relative aux travaux métallurgiques —, mais sur l'assemblage, en fait l'assemblage d'un corps-statue. L'autre conjoint le "fonctionnement" de la statue comme objet de spectacle et la thématique du regard lié au jugement critique des spectateurs dans un espace dont plusieurs éléments évoquent celui de la palestre. Dans ce registre, la coupe de Berlin n'est pas isolée. En l'insérant dans une série, Nina Strawczynski entend dégager la démarche réflexive du peintre mettant en scène la fabrication des images.

*

L'interprétation « techniciste » de la *tekhnê* ancienne, fondée pour l'essentiel sur les sources philosophico-politiques du IV^e^ siècle, a voulu mettre en avant un autre trait : la laïcisation progressive qui se serait imposée aux pratiques techniques, y compris artisanales. Or, si celle-ci est perceptible dans l'utilisation qu'en font les philosophes pour élaborer une science politique ou pour décrire l'agencement du cosmos — il s'agit donc d'emplois métaphoriques —, il n'est pas certain que cette "positivité" se soit imposée au même degré et de manière uniforme dans l'ensemble des techniques. Jesper Svenbro analyse deux exemples très suggestifs qui mettent en évidence ce qui constitue, selon ses termes, une sorte de « limite religieuse » à l'exploitation (immodérée) de la nature. Le premier, une épigramme attribuée à Antipater de Thessalonique, évoque l'installation d'un moulin à eau dans les termes d'un retour à l'Âge d'or. S'agit-il d'un embellissement mythologique et du recours à une « code savant » ou d'un témoignage sur une négociation réelle avec le divin, notamment avec la déesse Déméter ? Jesper Svenbro opte résolument pour cette seconde interprétation. Le deuxième exemple, rapporté par Hérodote, raconte l'épisode du franchissement de l'Hellespont par Xerxès envahissant l'Europe. La divinité est d'abord traitée comme un esclave ; le souverain tente ensuite une négociation qui, compte tenu de la démesure de l'entreprise, ne pouvait pas aboutir à une issue favorable. Même s'il s'agit, dans les deux cas, de réalisations plutôt sophistiquées — n'oublions pas que l'architecture sert parfois de paradigme à Aristote —, la négociation avec le divin, réussie dans un cas, ratée dans l'autre, n'est pas éliminée. Dans le cadre du Séminaire, Jesper Svenbro a aussi analysé un autre cas de figure, apparemment beaucoup plus modeste dans ses ambitions techniques, celui des potiers, à partir d'un petit poème intitulé « la *kaminos* (le four) », inséré dans la *Vie d'Homère* faussement attribuée à Hérodote. Le texte évoque la foule des divinités mineures dont les

artisans doivent s'assurer le concours pour parvenir à leurs fins[35]. Son article a dû être publié ailleurs, mais j'invite le lecteur à s'y reporter pour compléter son information sur les limites de la laïcisation dans le champ des techniques[36].

*

La discipline dont le statut technique a été le plus contesté est certainement la rhétorique. Platon — j'ai commencé par là — lui dénie tout objet propre et l'exclut donc de la liste des *tekhnai* telles qu'il les conçoit. Si le discours des philosophes ("dogmatiques") prétend s'ancrer dans l'objectif, l'absolument vrai et le nécessaire, les premiers travaux rhétoriques tentent d'articuler la notion de « vraisemblable » d'un double point de vue[37], statistique — ce qui se produit le plus souvent (ἐπι τὸ πολύ comme dirait Aristote) —, et subjectif : ce qui possède un grand effet de conviction entre locuteur et destinataire(s). À partir des autres éléments de la ou des définitions envisagées pour la *tekhnê* (rappelés plus haut), la rhétorique a subi d'autres attaques : une *tekhnê* doit être utile ; or la rhétorique peut s'avérer nuisible. Un art suppose une compétence spécifique, mais parler de manière convaincante est possible pour celui qui possède le don naturel de l'éloquence et, inversement, on connaît des rhéteurs qui furent de piètres orateurs[38] … Toutefois, s'il est un plan sur lequel il était très difficile d'attaquer la rhétorique, c'est celui de l'existence de codifications systématiques.

Pierre Chiron nous propose une typologie détaillée et compréhensive des traités gréco-latins de rhétorique, selon huit catégories principales. Certaines se caractérisent par leur structure, d'autres se distinguent par le degré de réflexivité plus ou moins poussé qui est mis en œuvre au sujet des pratiques oratoires : imitation, description, analyse méthodologique, finalité éducative. Pour chacune d'elles, il donne un exemple suggestif, parfois vertigineux par la volonté (dans certains traités) d'envisager *a priori* toutes les situations possibles, souvent drôle. Surtout, il souligne la plasticité et l'évolutivité de la production technique dans

---

[35] En commençant cette introduction j'ai souligné le rapprochement que le mythe du *Protagoras* suggère entre la diversité des techniques et celle des espèces animales. Dans son travail, Jesper propose un autre parallélisme, cette fois avec les fonctionnalités des très nombreuses divinités mineures du panthéon des Anciens.

[36] J. Svenbro, « Les démons de l'atelier. Savoir-faire et pensée religieuse dans un poème d'"Homère" » *in* S. D'Onofrio et F. Joulian (dir.), *Dire le savoir-faire. Gestes, techniques et objets.* Éditions de l'Herne, 2006, pp. 25-36.

[37] Je reprends cette distinction à P. Chiron, ici même, p. 00.

[38] Il existe une immense littérature sur la question du statut "technique" de la rhétorique. Dans le recueil récent cité *supra* (note 2), le lecteur pourra consulter les études de T. Dorandi (« La représentation de la rhétorique comme art dans la philosophie hellénistique et romaine », *op. cit.,* pp. 102-112), M.-P. Noël (« La *Συναγωγὴ τεχνῶν* d'Aristote et la polémique sur les débuts de la rhétorique chez Cicéron », *ibid.,* p. 113-125) et L. Pernot (« L'art du sophiste à l'époque romaine : entre savoir et pouvoir », *ibid,* p. 126-142).

le domaine rhétorique, au gré des modifications des conditions politiques et des modalités de la communication publique, à cause de l'usure des procédés perçus comme tels, mais aussi de l'approfondissement et de la spécialisation des exposés techniques, en fonction aussi des lectorats visés. Il met ainsi en lumière le fait que deux des principaux relais de cette très riche tradition, Isocrate et Aristote, seront constamment réinterprétés, comment, par exemple, à la suite du premier, se constituera une « technique de la vertu » directement calquée sur un modèle rhétorique, ou, comment les étapes constitutives de l'analyse épistémologique du second seront ensuite conçues comme une description des tâches principales que l'orateur doit accomplir.

*

La réprobation qui s'exerçait chez certains au sujet de la rhétorique conduisait à distinguer l'éloquence de la technique rhétorique. Déjà Isocrate reconnaissait que pour être un excellent rhéteur, il fallait des dons naturels, des connaissances techniques et une pratique très régulière de l'exercice. On pouvait ainsi accueillir l'opposition traditionnelle « κατὰ φύσιν / παρὰ φύσιν », constitutive de la définition de certaines *tekhnai* dans la Grèce classique[39]. D'une manière analogue, il était usuel de distinguer les hommes doués (naturellement) d'une mémoire prodigieuse, souvent décrite en relation avec leur excellence politique, et ceux qui n'arrivaient à des résultats impressionnants qu'au prix d'un travail et d'un exercice fastidieux.

Catherine Baroin nous offre une étude comparatiste sur les arts de la mémoire, en Grèce et à Rome. Les Latins se posent facilement comme héritiers d'une technique, fondée sur l'association des lieux et d'images, qu'ils décrivent comme d'origine grecque. Le poète Simonide est présenté par plusieurs auteurs comme un πρῶτος εὑρετής. Mais le lien n'est guère historiquement documenté et, surtout, l'orientation des arts de la mémoire, les connotations qui leur sont associées dans les deux cultures, paraissent assez différentes. Les techniques mnémotechniques grecques visent d'abord à la reproduction d'un dit ou d'un écrit déjà composé (souvent par quelqu'un d'autre), à la ré-citation (héritage des prouesses des aèdes ?). L'exploit mnémonique d'un Hippias d'Élis (encore lui !) ou de Métrodore de Scepsis a également partie liée avec la "jactance" des Sophistes (au moins du point de vue de leurs détracteurs). Chez les Latins, nulle dépréciation et les arts de la mémoire (mieux documentés) sont conçus comme une partie de l'art du bien parler, instrument fondamental pour préparer une plaidoirie, élément à la fois structurant et dynamique dans la réalisation des

[39] Voir par exemple la description de la mécanique dans l'introduction du recueil aristotélicien des *[Προβλήματα] Μηχανικά,* 847 α10-28.

différentes étapes de la composition du discours. Catherine Baroin souligne aussi les liens profonds que l'on peut repérer dans l'imaginaire romain entre les techniques mnémoniques et d'autres aspects de ladite culture, en particulier certaines exigences d'identification liées aux pratiques funéraires.

*

Tel se présente notre petit dossier. Quelque peu hétéroclite, il n'a aucune vocation à l'exhaustivité sur un thème aussi vaste, mais propose quelques contributions circonscrites bien documentées. Elles m'ont beaucoup appris et procuré du plaisir à les lire. Je souhaite qu'il en soit de même pour nos lecteurs.

*